



MENSUEL DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE

DECEMBRE 2012/2013



BELGIQUE
BELGIË
P.P.
LIEGE X
BC 1140
Bureau de dépôt Liège X
Éditeur responsable :
Annick Comblain
Place de la République
française 41 (bât. O1)
4000 Liège
Périodique
P. 102 039
Le 15^e jour du mois
Mensuel
sauf juillet-août

David Shankbone



LA APOCALYPSE

2 à 12

sommaire

Verdir
Un projet innovant
pour la région de Liège
page 2

Migration
Un colloque sur les artistes
et les identités urbaines
page 4

Poisson-clown
Des mœurs singulières
page 5

Théâtre
Cyrano pour les fêtes
page 7

ULgOloc
Le bon plan des étudiants
page 10

4 questions à
Bruno Frère, sur la crise sociale
page 12

Un éternel recommencement

Une interprétation erronée du calendrier maya prévoit la fin du monde ce 21 décembre. Phénomène de société pour les uns, pur délire pour les autres, la prophétie fait couler beaucoup d'encre et nourrit les blogs et autres réseaux sociaux. Il faut dire que le sujet est magnifique : l'apocalypse concerne tout le monde puisqu'elle parle de la mort, de la nôtre ou de celle de "notre monde". A un moment où nos sociétés sont en crise, force est de constater que les scénarios catastrophes font encore du bruit et touchent les quidams que nous sommes.

Décryptage sous l'angle anthropologique et historique.

Voir page 3

Verdir, un projet innovant pour Liège

L'agriculture urbaine n'est plus un oxymore

Remplacer les friches industrielles désertées par des cultures et utiliser la Meuse pour transporter la récolte en ville : tel est le projet visionnaire de Bernard Rentier, recteur de l'ULg, soutenu par Eric Haubrige, vice-recteur de Gembloux, et le Pr Haissam Jijakli de Gembloux Agro Bio-Tech. "Verdir" est né !

Si les usines sidérurgiques ont fait la prospérité de la région, offrant une large gamme d'acières plats au carbone à de nombreux secteurs industriels, la baisse progressive de l'activité de l'acier a conduit plusieurs entreprises à fermer leurs portes, laissant derrière elles ce qu'il est convenu d'appeler des "friches industrielles" – soit les terrains, hangars et autres bâtiments – qu'il faut, impérativement, transformer. D'autres villes européennes ont été confrontées au même défi, Sheffield en Angleterre, par exemple, a ainsi dû réhabiliter 300 ha de friches.

Recommandée par la FAO

Que faire ? « *Créer des logements, des espaces culturels, des parcs et des galeries commerciales est toujours possible, admet le Recteur, mais on ne peut pas se contenter d'activités du tertiaire, il faut aussi produire. Dans cette optique, l'agriculture urbaine est une piste particulièrement intéressante.* » Certes, au cours du siècle dernier, l'agriculture s'est développée à la campagne car elle avait besoin de grandes surfaces de terres arables. Grâce au développement des transports et à l'essor de la grande distribution, les marchandises étaient acheminées en ville. Mais ce temps semble révolu : l'ère de "l'agro-alimentaire globalisé" a vécu. Aujourd'hui les nouvelles techniques de culture permettent de produire des légumes en périphérie des villes, sur des sites désaffectés, au cœur de quartiers habités et d'infrastructures existantes (commerces, écoles, administrations, loisirs, etc.).

« *La densification des villes est telle que 75 % de la population y habitera en 2050* », reprend Bernard Rentier. En Belgique – un des pays les plus peuplés d'Europe avec 363 habitants par km² – plus de 95% de la population vit en ville et les surfaces agricoles s'amenuisent.



Si l'on veut continuer à s'alimenter, il faut aussi une "agriculture très proche de la ville". D'autres pays l'ont fait. Les Etats-Unis notamment où la production agricole urbaine est une réalité depuis les années 1980. « *Durant la dernière décennie, 2000 nouveaux marchés fermiers ont été créés dans des grandes villes américaines (New York, Chicago, Detroit, Washington et San Francisco) pour écouler en circuits courts les productions urbaines et périurbaines. Ces marchés, souvent dirigés par les agriculteurs eux-mêmes, sont soutenus par les pouvoirs locaux* », renchérit le Recteur. Des initiatives imitées plus près de chez nous : à Berlin, 80 000 personnes travaillent dans les jardins communautaires. L'agriculture urbaine n'est plus un oxymore !

Verdir : valoriser, réhabiliter et innover

Pour Bernard Rentier – et Eric Haubrige – « *le bassin liégeois devrait reconvertis certaines de ses friches industrielles (dont ses grands bâti-*

ments) en lieux de production agricoles urbaines et péri-urbaines. » Ce qui permettrait à la fois de lancer une nouvelle activité économique et, pour la population, de se réapproprier ces espaces abandonnés. « *Des jardins communautaires seraient réservés aux habitants qui bénéficieraient en outre de parcs de détente.* » Le projet "Valorisation de l'environnement par la réhabilitation durable et l'innovation responsable" (Verdir) s'inscrit dans cette démarche et entend bénéficier des technologies wallonnes de pointe adaptées à ces nouveaux systèmes de production, tels que les aciers luminescents par exemple.

« *D'après une étude récente, quatre personnes sont nécessaires pour cultiver 1 ha en ville*, poursuit, enthousiaste, le Recteur. *On pourrait donc créer quelques milliers d'emplois et donner du travail à la fois à des personnes qualifiées et non qualifiées dans les anciens bâtiments industriels réaménagés.* » Sans compter l'amélioration de la qualité de vie pour les riverains qui retrouveraient un paysage agréable et disposeraient d'un accès aisément aux produits frais.

Un "projet-pilote" basé sur l'aquaponie* – rentable très rapidement – envisage la réhabilitation d'un site en bord de Meuse, le fleuve constituant à l'évidence un atout majeur dans le transport des légumes. Les péniches seraient évidemment accessibles à tous les producteurs locaux qui pourraient ainsi bénéficier d'un mode de transport doux vers Liège, Herstal, Visé, Seraing, etc..

Patricia Janssens

*L'aquaponie est la culture de végétaux couplée avec l'élevage de poissons : ce sont les déjections des poissons qui servent d'engrais au végétal.

Valorisation de l'environnement par la réhabilitation durable et l'innovation responsable (Verdir)

Projet fédérateur né de l'initiative de l'université de Liège avec l'appui de la plupart des Facultés, "Verdir" a aussi le soutien du centre de recherche d'Arcelor, des pôles de compétitivité (notamment le pôle Mécatech) et d'ID-Campus.

carte BLANCHE

La perception de la construction européenne

Je t'aime, moi non plus

Avec le recul, on a le sentiment que l'établissement de la Communauté européenne du charbon et de l'acier (Ceca) et de la Communauté économique européenne (CEE) ont constitué l'aboutissement d'un élan enthousiaste pour la construction européenne entre les gouvernements et les populations des Etats membres fondateurs. A l'image de ces livres d'histoire qui relatent les faits d'armes de leaders charismatiques ou de découvertes scientifiques qui eurent une importance considérable sur l'histoire des nations ou sur l'évolution de la science mais qui, au moment de leur avènement, se produisirent dans la quasi indifférence des populations concernées.

Certes, la Ceca et la CEE ont marqué le point de départ de la construction européenne mais, si la ratification des traités obtint de larges majorités au sein des assemblées parlementaires des pays membres du Benelux, ces ratifications s'avérèrent beaucoup plus délicates pour la France, l'Allemagne et l'Italie où une fraction non négligeable des parlementaires s'y opposa.

Bien que notre mémoire collective ait conservé vivante la mise en échec par la France gaullienne de la Communauté européenne de défense, peu nombreux sont ceux qui se souviennent de l'accouchement difficile de la Ceca et de la CEE. Les raisons de cette opposition initiale d'une partie des parlementaires allemands, français et italiens s'inscrivaient pour l'essentiel dans une logique transna-

tionale de partis. Ainsi, les élus communistes des six Etats fondateurs s'étaient opposés à la ratification de ces traités, estimant qu'ils instauraient un instrument belliciste et impérialiste américain dirigé à la fois contre les intérêts sociaux des travailleurs et contre les pays membres du pacte de Varsovie. Limiter toutefois les oppositions aux seuls élus communistes serait réducteur.

De façon générale, les ratifications successives des traités d'adhésion à l'Union européenne par les nouveaux Etats membres n'ont pas toujours suscité ni l'enthousiasme des parlementaires nationaux, ni celui de leur population. On pourrait être tenté de mettre en corrélation cet engouement relatif avec la capacité de contribution de l'Etat candidat au budget de l'Union européenne ou plus simplement avec les avantages potentiels, notamment financiers, qu'il escompte retirer de son entrée dans l'Union. Mais à l'analyse, ce lien n'est pas démontré.

De plus, limiter l'enthousiasme de l'adhésion à la seule perspective de bénéfices potentiels serait, à l'évidence, trop réducteur aussi. Il existe des facteurs liés à l'histoire et à la politique de l'Etat concerné qui interfèrent de manière plus ou moins déterminante dans la décision de ratification. Ainsi, les réticences du Royaume-Uni peuvent s'expliquer également par la crainte d'une perte de souveraineté, par les relations difficiles avec la France gaullienne, par le souci de privilégier les liens transatlantiques et enfin par la préférence pour la

mise en place de structures internationales plus larges et plus souples n'instantant pas d'organes décisionnels supranationaux.

De façon générale, l'adhésion à l'Union européenne est à l'image de sa diversité : un kaléidoscope d'enthousiasmes et de scepticismes de la part des Etats et de leurs populations. Les tendances exprimées lors de l'adhésion vont, soit se maintenir, soit légèrement fluctuer au fil des ratifications, mais sans connaître de bouleversement majeur. Toutefois, lorsqu'un Etat modifie sa procédure de ratification en introduisant un référendum, comme aux Pays-Bas pour la ratification du Traité constitutionnel européen, sans s'appuyer sur un soutien parlementaire unanime, le risque de rejet est particulièrement élevé. Peuvent en outre être cités les référendums organisés en France pour le Traité de Maastricht et le Traité constitutionnel européen. Le premier a été ratifié avec une courte majorité de la population malgré le soutien actif de l'ensemble des principales formations politiques. Le second a divisé les principales formations politiques, en particulier à gauche, entre adversaires et partisans de la ratification pour être, finalement, rejeté par la population.

Autre constat, il n'y a échec de la ratification que si celle-ci se fait par voie référendaire (Norvège, Danemark, Irlande, France, Pays-Bas), ce qui n'est sans doute pas une surprise. En effet, le recours à la consultation de la population a toujours eu pour effet de raviver les passions politiques. De plus, lorsque les

Etats ont recouru à la double ratification – par voie référendaire et par voie parlementaire – ou ont abandonné la première option, l'opposition à la construction européenne dans leurs assemblées parlementaires ne fut pas équivalente à celle atteinte à l'occasion des référendums. Ainsi, lors de leur adhésion, l'Autriche, la Finlande et la Suède procédèrent à la double ratification du traité d'adhésion et les résultats entre les deux procédures présentèrent un écart significatif, le soutien parlementaire à l'adhésion étant plus large. De façon générale, les oppositions parlementaires au sein des assemblées nationales restent, pour tous les Etats membres, contenues à un maximum de 30% de votes défavorables, le Royaume-Uni présentant le niveau constant le plus élevé d'opposition.

De ce constat, on ne peut guère tirer de conclusion générale, sauf admettre que la construction de l'Union européenne n'est pas plus en crise aujourd'hui qu'elle ne le fut hier. Elle est un processus en constante évolution visant à préserver ce qui unit ses peuples, à savoir la diversité.

Quentin Michel
professeur au département de science politique (études européennes)

Quentin Michel, Maxime Habran, Sylvain Paile, David Stans, *La construction européenne : entre idées reçues et faux-semblants*, Presses universitaires de Liège, Liège (à paraître).

Quentin Michel



LA FIN DU MONDE M'A FUER

Lumières sur les croyances apocalyptiques

Au moment d'écrire ces lignes, un 21 novembre, tout rappelait au souvenir de leur auteur l'imminence théorique et fantasmatique de la "fin du monde" prévue 30 jours plus tard, le 21 décembre 2012, par quelques interprétations erronées du calendrier maya. Deux confrères de *La Libre Belgique* et du *Soir* se fendaient, tour à tour, d'un petit papier plus ou moins instructif sur les formes locales que revêtait l'attente de cette apocalypse. Le premier nous apprenait ainsi que, dans la France encore "marquée au fer rouge par l'affaire du Temple solaire", le pic de Bugarach, dans l'Aude, risquait d'être prochainement pris d'assaut par des dizaines de "gens fragiles, angoissés", persuadés que ce petit village français tiendra lieu de seul refuge pour échapper à l'irréversible. C'est déjà, cette année, le troisième article que consacre *La Libre* aux prévisions de fin du monde.

Du côté du *Soir*, le journaliste Alain Lallemand soulignait que, à en croire le dernier rapport annuel de la Sécurité de l'Etat, la Belgique (dont, ironiquement, on annonce aussi la fin tous les trimestres) était devenue "un centre de rayonnement des croyances apocalyptiques". Et de citer le nom déjà bien connu de Patrick Geryl, un "gourou de l'apocalypse" actif dans la banlieue d'Anvers, persuadé que, ce 21 décembre, "toutes les machines électroniques tomberont en panne et les centrales nucléaires imploseront". Au même moment, la BBC venait de publier, en ligne, un reportage vidéo sur le documentaire de Ken Burns intitulé *The Dust Bowl*. Sous-titre : "Le jour où l'Amérique a cru à la fin du monde". Le 14 avril 1935, en pleine Grande Dépression, un nuage de sable de plus de 2 km de hauteur et d'environ 400 km de longueur s'était en effet abattu sur les Grandes Plaines, poussant des milliers d'habitants pris par surprise à penser que le monde venait de toucher à sa fin.

Prozac pour tous

On peut se demander s'il est opportun que la presse aborde, dans ses pages, cette question lancinante de la fin du monde plutôt qu'une autre, plus urgente mais moins abracadabantesque. Besoin de rassurer ? On rappelle en effet abondamment que ces *believers* sont l'objet d'une attentive surveillance de l'Etat, lequel entend éviter d'autres drames de type suicide collectif. Ou bien s'agit-il d'un besoin de réaffirmer – au cas où – que ces "discours pseudo-scientifiques" sont bel et bien de pures fadaises, preuves à l'appui, et sont surtout le fait de quelques "illuminés" ? L'université de Liège ne fait d'ailleurs pas exception, puisque son magazine *Culture* vient d'y consacrer un dossier* et que *Le 15^e jour du mois* ouvre son numéro de décembre sur ce même sujet, interrogeant pour l'occasion quelques-uns de ses meilleurs scientifiques.

« Les Occidentaux ne se sentent pas bien, constate, pour donner le ton, l'anthropologue Chris Paulis (ULg). Pas seulement parce qu'ils vont voir des psy et qu'ils sont nombreux sous Prozac, mais parce qu'ils veulent absolument contrôler, décider leur futur et qu'ils ont peur de ce qui va leur arriver. L'esprit du temps fait croire que les choses vont de plus en plus mal : on y décèle des preuves dans les crises sociales et économiques, les conflits internationaux, les déchaînements naturels où l'homme voit son environnement prendre le dessus sur lui et non plus l'inverse. Cette perte de contrôle lui est insupportable, parce que, tout plein de connaissances qu'il soit, il se découvre fragile et impuissant. Aussi se tourne-t-il volontiers vers ce qui a été prédit. Pour trouver des réponses. A un moment où l'homme doute de son savoir, ces prophéties le rassurent sur ses responsabilités et ses faiblesses : c'était annoncé, les choses vont mal, non à cause de lui mais parce que la fin du monde est proche. »

Pour Chris Paulis, les croyances apocalyptiques ne touchent pas seulement les groupes sectaires, comme le laisse entendre le discours



Le calendrier maya annoncerait la fin du monde pour le 21 décembre 2012

Zimmytws-Totolila.com

mediatique. Le quidam, qui rationalise ces prophéties absurdes, resterait tout de même, plus tacitement, "interpellé", dans une logique du "On sait bien, mais quand même !". Il est fréquent, selon elle, d'entendre que des gens cherchent « à se mettre en ordre dans leur vie », à mettre un terme à des conflits interpersonnels, renouant par exemple avec des membres de leur famille. « Les gens ont toujours utilisé leurs croyances pour structurer le social. On en trouve ainsi qui souhaitent se mettre bien par rapport à des situations au sujet desquelles ils pensent qu'ils auront des comptes à rendre. Ces personnes sont loin d'être marginales : deux psychologues liégeois me confiaient hier que plusieurs de leurs patients leur avaient fait part de leur souhait d'être en accord avec leur famille parce que la fin du monde était proche. Il y a deux semaines, un médecin me disait son étonnement : une dame qui devait être opérée des yeux s'était offusquée de ne pas pouvoir être opérée avant le 1^{er} janvier 2013, "parce qu'en 2013, ça ne me servira plus à rien : nous serons tous morts". »

D'hier à aujourd'hui

Cette tendance n'est pas récente, bien au contraire. Chargée de cours au département des sciences historiques de l'ULg, Annick Delfosse rappelle que les raisonnements eschatologiques foisonnaient déjà dans les premiers siècles de notre ère, avant d'être passés sous silence au gré de l'institutionnalisation de l'Eglise, puis de ressurgir au XIV^e siècle. « Les premiers chrétiens vivaient dans l'attente de la première éternité – mille ans de prospérité – préalable à celle qui serait permise par le Jugement dernier. Ces croyances se sont estompées au fur et à mesure que l'Eglise s'érigait en institution, c'est-à-dire s'inscrivait dans la durée, avec le projet de traverser l'Histoire. Elle ne pouvait donc plus reconnaître les mouvements apocalyptiques. Saint Augustin d'Hippone, en particulier, refusa catégoriquement la croyance millénariste et imposa une vision de l'Histoire qui se maintiendra longtemps. »

Jusqu'à Joachim De Flore, au XIII^e siècle, qui situa précisément la fin du monde en 1260. « Bien entendu, aucune fin du monde ne survint cette année-là. On a alors entrepris de réinterpréter les textes, de recommencer les calculs, en assumant parfaitement que rien ne s'était passé. Si ce n'était pas maintenant, ce serait donc plus tard. » Au XIV^e siècle, la croyance en une fin imminente du monde a pris une ampleur considérable. « C'est une époque où l'humanité interprétrait son histoire en fonction des signes qui lui étaient donnés. Entre le XIV^e et le XVI^e siècle, le monde occidental se trouve vieux et estime que la fin des temps est imminente. Cela dit, si vous pensez que cette conviction apocalyptique était marginale, détrompez-vous : des voix de l'Eglise très reconnues s'en sont fait longtemps l'écho. Mais nous nous trouvions alors dans un âge très dur, coïncidant avec des crises de famine et de disette. Un âge marqué par des tensions militaires, des combats de plus en plus violents et des armes de plus en plus perfectionnées. » Et l'historienne de poursuivre : « Le XIV^e siècle fut particulièrement atroce, notamment en raison de la peste noire, amenée d'Asie, qui déferla sur l'Europe et en décimé grossièrement la moitié de sa population. Le XVI^e siècle connaît, quant à lui, l'éclatement de l'Eglise et l'émergence du protestantisme. Ceci fait horreur. On est donc convaincu à l'époque que l'Antéchrist est là, signifiant la fin prochaine de l'Histoire. »

Avec l'émergence du rationalisme, qui accorda de moins en moins de place aux signes naturels tels que les comètes, ces discours se

maintiennent, mais marginalement, y compris dans le chef d'évêques influents, sans que cela soit sanctionné comme de la pure folie. « Le tremblement de terre qui dévasta Lisbonne au XVIII^e siècle sera interprété comme un signe annonciateur d'une apocalypse. »

Les mayas, nos contemporains

Toute ressemblance avec l'histoire de notre siècle n'est, on l'a compris, pas forcément fortuite. Nul hasard, semble-t-il, à trouver aujourd'hui une rémanence des croyances apocalyptiques dans quelques interprétations, d'ailleurs erronées, du calendrier maya. Erronées dans la mesure où il s'agit d'un changement de calendrier et d'une transition joyeuse vers une nouvelle ère, et non d'une fin pure et simple du Temps (qu'à cela ne tienne, ceci ne semble pas décourager les plus obstinés...).

En août dernier, le ministre bolivien des Affaires extérieures avait ainsi affirmé que ce 21 décembre 2012 verrait le calendrier maya entamer un nouveau cycle, signalant du même coup « la fin du capitalisme ». Le même ministre avait, pour le coup, annoncé que le gouvernement bolivien s'apprêtait à bannir le Coca-Cola de son marché.

Reste que, de l'Apocalypse décrite par l'apôtre Jean au calendrier maya, il y a un monde. « Nous puissions dans une civilisation ancienne parce que nous reconnaissions ses relations particulières et son accord avec la nature, mais aussi une capacité à savoir la lire et donc à prédire. A l'heure où nous batissons de plus en plus de l'éphémère ou du court terme, les constructions mayas sont toujours debout et ses idées ont traversé les siècles, explique Chris Paulis. Les Mayas ont touché à l'éternité avec des moyens bien moins que les nôtres : cela fascine. Ils ont fait l'Histoire alors que, tout en cherchant à marquer notre époque, nous avons le sentiment de ne plus laisser de traces. Nous cherchons chez les Anciens des modalités pour pouvoir continuer à vivre. Les Mayas avaient prédit le retour à un cycle où les êtres humains seraient, en somme, plus proches de la nature. Il est tentant de se laisser convaincre que les catastrophes et les enjeux naturels contemporains sont autant de signes de ce que les sages mayas avaient vu juste, et cela quel que soit notre arsenal technologique actuel. Ce retour vers les Mayas explique un besoin de se représenter et d'appréhender l'inacceptable, le tragique, le mal-être contemporain, et de le mettre en lien avec une cause ou une justification. Il faut un sens et des responsables. Mais si cela a été annoncé, c'est que la prophétie s'accomplira. »

Et l'anthropologue d'ajouter que ces croyances sont aujourd'hui principalement partagées par les Américains. « Les Européens auraient plutôt tendance à considérer que, si la fin du monde est proche, il vaut mieux en profiter : ainsi les "soupers de la fin du monde" ou réunions pour faire la fête (peut-être) une dernière fois. S'il faut mourir, autant le faire dans le plaisir. Les Américains semblent avoir un discours protectionniste de survie et de renaissance : s'il doit y avoir des survivants, il faut qu'ils soient américains. Et s'il y a un monde à rebâtir, la nation américaine, qui se doit d'être prête, saura le recréer et maintenir la vie. »

Patrick Camal

* Voir le dossier sur le site www.ulg.ac.be/findumonde
Voir la vidéo ULgtv sur le site : www.ulg.ac.be/webtv/findumonde



Culture hip-hop

Artistes et identités urbaines

Mieux comprendre comment la migration transforme les sociétés d'origine au Sud et les sociétés d'arrivée au Nord : tel est l'objectif principal du programme de recherche "Tricud" mené par le Cедем, le Cleo et Pôle Sud, trois centres de recherche de l'Institut des sciences humaines et sociales de l'ULg.

Les flux migratoires internationaux ont toujours été à la fois la cause et le résultat de modifications économiques, politiques, sociales et culturelles. S'il est évident que ces migrations affectent – au Nord comme au Sud – la dynamique des identités, elles ont aussi favorisé la formation d'espaces sociaux transnationaux connectant pays d'origine et de destination. Un phénomène observable notamment entre la Belgique et la République démocratique du Congo ou entre la Belgique et le Maroc.

« Notre programme de recherche a l'ambition de comprendre la dynamique des identités et des représentations en milieu urbain ainsi que les pratiques transnationales des migrants, explique Marco Martiniello, directeur du Cедем. C'est dans ce cadre que nous organisons une journée d'étude le vendredi 14 décembre, laquelle sera centrée sur les processus de diversification culturelle au sens artistique du terme. »

Les populations immigrées, minorisées, ont-elles l'occasion de manifester les expressions de leur culture artistique ? Ces pratiques servent-elles l'intégration ? Les cultures urbaines participent-elles à l'émancipation ? Peuvent-elles favoriser un entreprenariat culturel et stimuler la cohésion sociale ? Parmi les chercheurs invités pour répondre à ces diverses questions, Lionel Arnaud (université de Rennes) parlera de ses analyses de terrain à Lyon et à Londres, Jean-Louis Genard (ULB) évoquera les politiques culturelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Lello Savornardo (université de Naples) traitera de la musique comme fondement d'identité culturelle, Farid El Asri (UCL) évoquera l'identitaire musulman dans le monde de l'art urbain.

Quelques artistes urbains participeront ensuite, l'après-midi, à des tables rondes. B-Flow, OHK, Manza et James Deano viendront témoigner de leurs réalités respectives et confronter leurs expériences au discours des chercheurs. Alors que certains artistes s'installent et s'adaptent à leur nouvel environnement en enrichissant les cultures locales, d'autres entretiennent plus volontiers des liaisons et des activités transnationales. « Un point de vue très intéressant à investiguer, reprend Marco Martiniello, car, si la littérature spécialisée a massivement exploré la question des transferts économiques et financiers relatifs à l'immigration, cela ne suffit pas pour évaluer la dynamique du change-

ment social ou les échanges culturels favorisés par la migration dans les sociétés d'origine du Sud et celles du Nord. »

Les populations immigrées dans des villes européennes vont probablement augmenter dans le futur. Par ailleurs, les technologies de la communication et la facilité des transports aériens permettent à ces communautés de rester en lien étroit avec leur pays d'origine. Ici et là, de nouveaux modes de vie, de nouvelles visions du monde seront présentés.

Patricia Janssens

* Transnationalisme, dynamique des identités et diversification culturelle dans les villes post-migratoires (Tricud) : action de recherche concertée (ARC) de 2009, financée grâce au soutien de la Communauté française de Belgique.

Artistes, cultures et identités urbaines dans les villes multiculturelles

Journée d'étude du Cедем-Tricud, le vendredi 14 décembre, à partir de 9h30, à la salle du conseil de la faculté de Droit (bât. B31), Sart-Tilman, 4000 Liège.

Contacts : courriel sonia.gsir@ulg.ac.be, site www.cедем.ulg.ac.be.

Dans l'ombre du pouvoir

Maîtresses et favorites, du Moyen Age à l'époque moderne

Agnès Sorel, Mesdames de Montespan et de Maintenon, la duchesse de Polignac, autant de noms au relent sulfureux qui hantent les imaginaires depuis des siècles et alimentent les box-offices au même titre que les best-sellers. Pourtant, très loin du rôle de potiches que ces derniers veulent bien leur accorder, ces femmes ont exercé un réel rôle politique, culturel ou artistique, dans l'ombre des hommes de pouvoir.

Femmes d'influence

C'est en tout cas ce que souhaite démontrer le FER ULg (Femmes enseignement recherches de l'ULg) lors du colloque "Maîtresses et favorites dans les coulisses du pouvoir en Occident du Moyen Age à l'époque moderne", qui se tiendra à la Société littéraire les 13 et 14 décembre prochains. « Cette rencontre scientifique, explique Marie-Elisabeth Henneau, docteure en histoire moderne, membre du FER ULg, présidente de la Siefar et instigatrice de l'événement avec Juliette Dor et Alain Marchandisse, a pour but de dégager ces femmes des histoires romancées d'amours illusoires. Certaines ont joué un rôle important – qu'il soit toléré, reconnu ou critiqué – en faisant évoluer les sphères du pouvoir. Elles n'étaient donc pas que des maîtresses. D'ailleurs, on le sait peu, mais certaines ont été favorites sans être des maîtresses, demeurant de simples amies. Il n'y avait pas toujours de proximité sexuelle avec l'homme de pouvoir, mais un ascendant très fort de la part de ces femmes devenues des personnages très influents. »

Point de départ de cette réflexion, le livre d'Eliane Viennot, *La France, les femmes et le pouvoir* (2006) où « l'auteure s'interroge sur les raisons qui expliquent le faible nombre de femmes occupant aujourd'hui de hautes responsabilités politiques en France. Elles remontent notamment aux origines de la loi salique qui empêchait les femmes d'hériter ou de transmettre le pouvoir en France. Eliane Viennot explique que cette loi n'a pas de fondement historique mais a été inventée de toutes pièces pour des motifs stratégiques ». Des femmes allaient pourtant exercer certaines formes de pouvoir. « Par personne

interposée, par leur fréquentation intime des hauts personnage d'un Etat : rois, princes, ministres ou gens d'Église », développe encore la chercheuse.

Le colloque a l'ambition d'étudier le phénomène sur le long terme et à l'échelle européenne. Seront envisagés successivement le statut des maîtresses et favorites et les relations qu'elles entretenaient avec l'entourage proche du souverain, l'épouse légitime y compris. « L'épouse et la maîtresse n'avaient évidemment pas le même statut, insiste Marie-Elisabeth Henneau. La reine avait la pré-séance, mais il arrivait que les salons des maîtresses soient plus brillants que ceux de la reine qui se retrouvait alors reléguée au second plan. »

Dans les coulisses

On le voit, du Moyen Age jusqu'à la Révolution française, l'infidélité des grands est admise et conforté souvent leur prestige. La situation de leurs maîtresses est toutefois demeurée paradoxale. Souvent critiquées, elles ont pourtant occupé une place de choix à proximité des lieux de gouvernement et de culture, moyen pour des femmes de contourner les règles injustement instaurées à leur encontre pour les tenir éloignées du pouvoir. Quoi qu'il en soit, comme tend à le démontrer cette rencontre scientifique, maîtresses et favorites ont fait bien plus que hanter les coulisses du pouvoir.

Martha Regueiro

Maîtresses et favorites dans les coulisses du pouvoir en Occident du Moyen Age à l'époque moderne

Colloque organisé en collaboration avec Transitions, le Centre d'études du Moyen Age tardif et de la première Modernité de l'ULg, la Société internationale pour l'étude des femmes de l'Ancien Régime (Siefar) et le Centre européen d'études bourguignonnes, les 13 et 14 décembre, à la Société littéraire, place de la République française, 4000 Liège.

Informations sur le site www.ferulg.ulg.ac.be/agenda.html



Alain Seret et Maryse Hoebeke

Imagerie médicale. Bases physiques (manuel)

Presses universitaires de Liège, Liège, 2012

L'ouvrage s'adresse en priorité à un public confronté au cours de ses études ou dans sa vie professionnelle à une technologie médicale en plein essor, mais il peut également intéresser les scientifiques désirant ouvrir leur champ de connaissances.

De façon simple, mais avec rigueur, sont présentés les concepts de physique qui sous-tendent plusieurs techniques d'imagerie médicale *in vivo*. Les six premiers chapitres sont consacrés à la scintigraphie, la tomographie par émission de positons, l'imagerie par rayons X, l'endoscopie, la thermographie, l'imagerie de résonance magnétique et l'échographie. Un chapitre est ensuite consacré aux méthodes numériques employées pour traiter les signaux fournis par les différents détecteurs et un autre aborde l'effet des radiations ionisantes.

Si le formalisme mathématique est volontairement réduit, l'ouvrage comporte néanmoins à la fin de chaque chapitre une série de questions et des QCM qui permettent de faire le point sur les notions étudiées et ainsi de s'auto-évaluer.

Alain Seret est chargé de cours au département de physique (imagerie médicale expérimentale) de l'ULg. **Maryse Hoebeke** est professeur dans le même département (spectroscopie biomédicale).

Le monde du silence ?

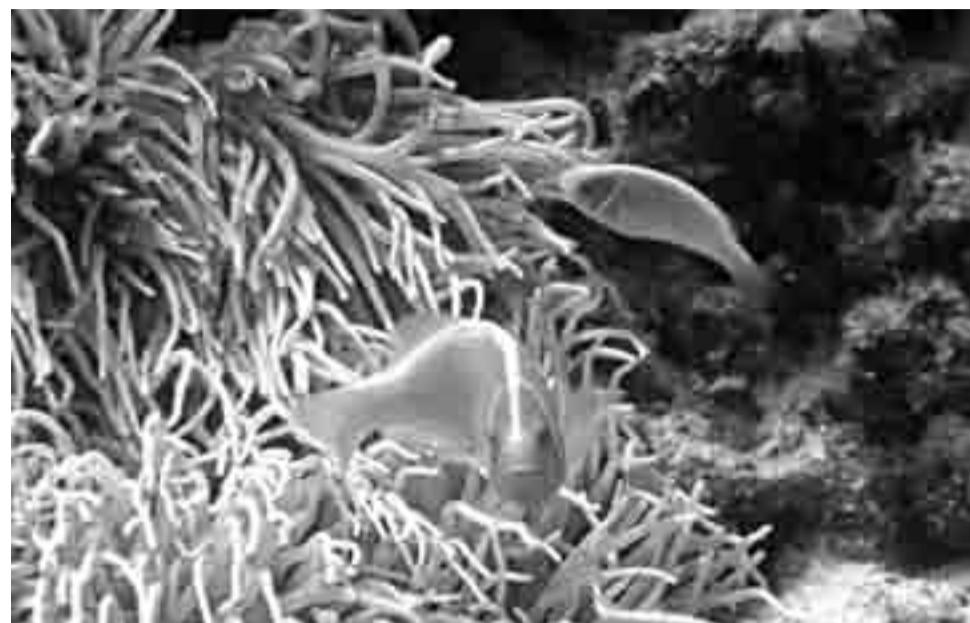
De la vie intime des poissons-clowns

Les poissons-clowns (29 espèces connues) se rencontrent dans les récifs coralliens de l'océan Indo-Pacifique, où ils vivent par groupes en symbiose avec une anémone de mer. La vie au "village" est assez particulière. Et pour cause : la femelle contrôle le changement de sexe ! Si elle vient à disparaître, son compagnon attitré, le mâle dominant, se mue en femelle. Et cela entraîne une révolution de palais. En effet, autour du "couple légitime" gravite un petit nombre de poissons immatures (quatre ou moins suivant les espèces) dont les gonades ne sont pas encore sexuellement fonctionnelles. Hiérarchisés sur la base de leur taille respective, ces individus attendent leur tour dans la file, prêts à gravir les échelons qui, au gré des disparitions de congénères, les conduiront à la reproduction en tant que mâles dominants, puis en tant que femelles.

Un comportement caractéristique

Comme le précise Orphal Colleye, assistant au département de biologie, écologie, évolution en post-doc au laboratoire de morphologie fonctionnelle et évolutive (ULg), les poissons-clowns sont des hermaphrodites protandres. « *En d'autres termes, dit-il, ils ont pour caractéristique de devenir fonctionnellement mâles avant de se transformer ultérieurement en femelles.* »

Dans des travaux publiés en novembre 2012 par la revue *PLoS One*, Orphal Colleye a abordé la question de la communication chez les poissons-clowns en s'intéressant à la manière dont étaient régies les interactions entre les individus vivant sous un même "toit". Effectuées au moyen d'une caméra sous-marine maintenue dans un caisson étanche et couplée à un hydrophone, ses obser-



vations eurent lieu tantôt sur le terrain, tantôt sur des groupes de poissons prélevés en milieu naturel au Japon, avec leur anémone, et placés ensuite en aquarium.

Que découvrit le biologiste de l'ULg ? La présence, à côté des sons d'agression précédemment étudiés, de sons de soumission dont la production est accompagnée d'un comportement caractéristique que les spécialistes qualifient de "headshaking". « *En clair, le poisson subordonné se place de côté par rapport au dominant, lui offre son ventre en guise de soumission et frétille de la tête et du corps, ce qui engendre une onde vibratoire qui démarre au niveau de la tête avant de se poursuivre le long du corps du poisson* », indique Orphal Colleye.

Selon lui, les signaux acoustiques d'agression et de soumission pourraient remplir un rôle primordial dans le mode de vie des petits groupes de poissons-clowns partageant la même anémone de mer. Non seulement les interactions d'agression et de soumission se révèlent extrêmement fréquentes dans ces groupes, mais il apparaît également que les sons tant d'agression que de soumission sont fonction, en termes de fréquence et de durée de son, de la taille du poisson émetteur. Plus un poisson est grand, plus la durée des sons qu'il émet est longue et plus leur fréquence est basse. Autrement dit, ils sont le reflet de la hiérarchie en vigueur dans le groupe.

En principe, chacun sait donc "à l'oreille" à qui il a affaire. Et il est probable, selon l'analyse d'Or-

phal Colleye, que les signaux sonores agressifs émis par un individu hiérarchiquement supérieur à destination d'un subordonné et les signaux de soumission produits en retour par ce dernier aient pour but d'éviter des confrontations qui pourraient nuire à l'intégrité physique des "belligérants". Dans une étude parue en 2011 dans la revue *BMC Evolutionary Biology**, Orphal Colleye avait comparé les sons d'agression chez 14 espèces de poissons-clowns. Aucune différence ! A nouveau, seule la taille des individus, toutes espèces confondues, apporte une nuance (durée et fréquence du son) permettant de les discriminer à partir de leur production sonore.

Silence dans la chambre

Dans l'étude publiée par *PLoS One*, le chercheur a également observé que, durant leur reproduction, les poissons-clowns demeurent "muets". Pourquoi les congénères de *Nemo* se taisent-ils durant ces moments cruciaux ? Sans doute parce que le groupe est totalement hiérarchisé, que seul le mâle dominant a la possibilité de féconder les œufs déposés par la femelle après le jeu des parades nuptiales. Bref, il "jouerait à l'économie". « *C'est en tout cas mon hypothèse*, indique Orphal Colleye. *Chez les poissons-clowns, le couple peut perdurer plusieurs années. Aussi le mâle n'a-t-il plus vraiment besoin de séduire la femelle.* »

Philippe Lambert

Article complet sur le site www.reflexions.ulg.ac.be (rubrique Vivant/biologie)

* Colleye O., Vandewalle P., Lanterbecq D., Lecchini D., Parmentier E. 2011. *Inter-specific variation of calls in clownfishes: degree of similarity in closely related species*. *BMC Evolutionary Biology* 11 : 365.

Huile de palme

Un bannissement peut-être un peu sévère

À condition de mieux éduquer le public sur sa consommation de graisses saturées, « *il convient d'encourager la consommation d'huile de palme durable, beaucoup trop peu connue, plutôt que de vouloir un boycott pur et simple.* » Le Pr Marianne Sindic et Sophie Delacharlerie, assistante, savent de quoi elles parlent. Pendant près d'un an et demi, ces deux chercheuses du laboratoire qualité et sécurité des produits agro-alimentaires de Gembloux Agro-Bio Tech (ULg) se sont immergées dans la polémique relative à cette huile végétale en pleine expansion et accusée de tous les maux. A juste titre ? Oui ! La culture du palmier à huile, dans des pays comme l'Indonésie et la Malaisie (également, de plus en plus, en Afrique), se fait souvent au détriment de la forêt tropicale, mais aussi de la lutte contre le réchauffement du climat, particulièrement là où les palmiers sont plantés dans des tourbières. Par ailleurs, l'huile qui est extraite de ses fruits est une graisse saturée, dont la contribution aux maladies cardiovasculaires lorsqu'elle est consommée en trop grande quantité ne fait plus aucun doute sur le plan scientifique.

Des alternatives difficiles

De là à la boycotter aveuglément, il y a un pas. Dans le cadre du projet européen "Nutrisens" (Interreg IV), les deux expertes se sont lancées dans une étude située au carrefour d'une multitude de disciplines : technologie, nutrition, socio-économie, sécurité alimentaire, qualité sensorielle, etc. Il s'agissait, en fait, de répondre aux inquiétudes des entreprises agroalimentaires, brutalement confrontées aux exigences de la distribution, désireuses de se passer de l'huile de palme suite aux pressions des consommateurs. Mais par quoi la remplacer ? Les autres huiles végétales (soja, colza, tournesol) ont des propriétés technologiques différentes, qui peuvent sensiblement modifier les caractéristiques des produits finis. Leur culture, si elle devait se multiplier à grande échelle, présenterait elle aussi de gros inconvénients environnementaux. Et puis certains substituts (les graisses animales) ne résoudraient rien en termes nutritionnels. Enfin, le consommateur, de toute façon, ne veut plus entendre parler des matières grasses végétales hydrogénées, sources d'acides gras trans.



La culture du palmier à huile se fait souvent au détriment de la forêt tropicale

La conclusion s'impose : l'huile de palme, présente aujourd'hui dans un produit transformé sur deux, n'est pas près de disparaître des étais. S'il est possible – et même recommandé sur le plan médical – d'en réduire sensiblement sa consommation personnelle, cet effort doit en réalité porter sur toutes les matières grasses. Cela passe par une modification drastique de nos habitudes de fabrication et de consommation : produits moins transformés, moins gras, moins riches en graisses saturées.

Une huile labellisée

Mais, avec un tel constat, on n'a pas avancé d'un pouce sur le plan environnemental... C'est la raison pour laquelle, après examen approfondi de la question, Marianne Sindic et Sophie Delacharlerie proposent aux consommateurs et aux distributeurs de s'intéresser davantage à l'huile de palme certifiée durable, qui semble être la seule vraie voie de solution à ce point de vue. Son nom : la *Certified Sustainable Palm Oil* (CSPO). Lancée initialement par des ONG comme le WWF et Oxfam, elle repose sur le respect de huit principes et 39 critères socio-environnementaux. Les deux chercheuses ne sont cependant pas naïves. D'abord, critiqués par certaines ONG, ces principes et critères, en débat perpétuel, sont loin d'être parfaits. Ensuite, la CSPO est encore marginale à l'échelle planétaire, couvrant à peine 4 à 5 % de la production mondiale. Enfin, l'utilisation du label, soumis à différents niveaux d'exigence, n'échappe pas au phénomène du *greenwashing*.

L'étude gembloitoise ne se limite pas à cette proposition. Elle a aussi mis en évidence le peu de fondement scientifique des connaissances du consommateur sur l'huile de palme et, tout particulièrement, le manque de notoriété de la CSPO. Un seul exemple : au sein d'un groupe de 35 personnes à profil scientifique, seules deux affirmaient la connaître et... aucune n'a reconnu le logo correspondant. Du pain sur la planche pour les distributeurs motivés...

Philippe Lamotte

Article complet sur le site www.reflexions.ulg.ac.be (rubrique Vivant/agronomie)

12&01 AGENDA DECEMBRE

Ve 14 • 12h

Coopératives citoyennes : vers un nouveau modèle entrepreneurial ?

Conférence dans le cadre de Liège Creative
Par Alec Bol, administrateur-délégué, et Fabrice Collignon, président du conseil d'administration de "Vin de Liège"
Place Emile Dupont 1, 4000 Liège
Contacts : inscriptions, courriel info@liegecreative.be, site www.liegecreative.be

Ve 14 • 20h

Hevelius, astronome du XVII^e siècle

Conférence organisée par la Société astronomique de Liège
Par Chantal Grell et Harald Siebert
Institut d'anatomie, rue de Pitteurs 20, 4020 Liège
Contacts : tél. 04.343.97.45, site www.societeastronomiquebelge.be

Les 15 et 21 à 20h30, le 16 à 15h et le 20 à 18h30

Don Juan revient de guerre, de Odön von Horváth
Théâtre
Mise en scène de Robert Germay
TURLg, quai Roosevelt 1b, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.52.95, courriel turlg@ulg.ac.be, site www.turlg.be

Di • 16 décembre – 15h

Concert
Cercle interfacultaire de musique instrumentale
Direction Emmanuel Pirard.
Eglise Saint-Denis, 4000 Liège
Contacts : informations sur le site www.cimi.ulg.ac.be/.

Lu 17 • 19h30

Leçon de cinéma
Rencontre avec Michel Khleifi
Ciné-club Nickelodéon
Salle Gothot, place du 20-Août 7, 4000 Liège
Contacts : courriel cinea@ulg.ac.be, site www.nickelodeon.ulg.ac.be

concours cinema

Les Invisibles

Un film de Sébastien Lifshitz (2012).

A voir aux cinémas Le Parc, Churchill et Sauvenière.

Les Invisibles. Derrière cette nébuleuse se cachent des hommes et des femmes longtemps condamnés à la marge. Parce qu'ils sont (physiquement) vieux ou parce qu'ils sont (simplement) gays ? Un peu des deux, sans doute. Le documentaire de Sébastien Lifshitz parle des uns comme il parlerait des autres. Prétexte mutuel pour une approche humaine intéressée par l'histoire personnelle de témoins privilégiés, ce double regard offre une palette de récits aux couleurs des grands changements et des espérances amorcées au cours des décennies passées. Quelle est la place laissée à nos pères, nos anciens, nos prédecesseurs dans nos sociétés ? Quelle est, ensuite, celle qu'elles concèdent encore un peu péniblement à nos pairs, toutes orientations sexuelles confondues ? Double question qui tente de rétablir l'équilibre en offrant à ces récits un moment de visibilité. Contempler des visages, leurs traits qui sont autant de traces de vie, de moments vécus et racontés. Laisser résonner des voix parfois un peu étouffées. Tel est le pouvoir du cinéma.

L'histoire du projet elle-même est empreinte de cette intimité. Ou lorsque l'acte de filmer égale celui du collectionneur. C'est en effet en tombant sur un album acheté à deux vieilles dames que naît l'intérêt du réalisateur et voilà que germe une idée basée sur une seule intuition. Débute alors une longue quête à la recherche de couples homosexuels de tous âges, acteurs ou héritiers de la grande époque de chambardement. Coïncidence du calendrier ou réelle intuition, *Les Invisibles* sort à un moment où les questions qui en découlent alimentent avec force le débat portant sur l'homoparentalité et le mariage homosexuel en France, attestant un peu plus encore de la pertinence incontestable de ce film.

Derrière des qualités esthétiques évidentes, il se présente principalement sous la forme assez classique de l'interview en série retracant l'histoire militante d'activistes retraités, leurs premiers engagements, le tournant ressenti dans la foulée de Mai 68 bien en tête. Et très vite, d'autres invisibles font irruption, ceux qui

Consultez également la page agenda du site web de l'Université : www.ulg.ac.be
N'hésitez pas à envoyer vos événements au service presse et communication, tél. 04.366.52.18, fax 04.366.57.98, courriel press@ulg.ac.be

JANVIER

■ Du 8 janvier au 19 mars

Les leçons de littérature du Réseau ULg

La littérature américaine,

par le Pr Pierre Michel, ULg

Le mardi de 13h45 à 15h45

- 8 janvier : Les éléments de l'histoire, de la géographie et de la démographie qui trouvent un écho dans la littérature. L'anglais américain
- 15 janvier : De la fin du XVIII^e à la grande élosion de la seconde moitié du XIX^e siècle
- 22 janvier : Le début du XX^e siècle – Les années 1920
- 29 janvier : Les années 1930 – La Grande Dépression
- 5 février : L'après-guerre : le grand désordre, l'expérimentation et les grandes découvertes
- 19 février : Le roman juif
- 26 février : Le roman noir
- 5 mars : L'expérimentation ("nouveau roman")
- 12 mars : Les "inclassables" et les romans cultes
- 19 mars : Le théâtre au XX^e siècle

Institut d'anatomie, rue de Pitteurs 20, 4020 Liège

Contacts : inscription, tél. 04.366.52.87, courriel reseau-amis@ulg.ac.be

■ Je 17 • 17h

Mobilité et véhicule électrique

Conférence dans le cadre de la Semaine universitaire luxembourgeoise de l'environnement
Par le Pr Pierre Duysinx (ULg) et Pierre Courbe (IEW)
Centre d'économie rurale, rue du Carmel 1, 6900 Marloie
Contacts : tél. 063.21.27.61, courriel a.barbieux@province.luxembourg.be

■ Les 18, 22, 24 et 26 à 20h30, le 20 à 15h

L'Italiana in Algeri, de Gioacchino Rossini

Opéra
Direction musicale de Bruno Campanella
Mise en scène de José Cura
Théâtre royal de Liège, place de l'Opéra, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.221.47.22, courriel info@operaliege.be, site www.operaliege.be

■ Je 20 • 17h

Cristallographie des protéines, principes de base, résultats

Conférence organisée par la Société royale des sciences de Liège
Par Frédéric Kerff
Institut de mathématique, campus du Sart-Tilman (bât. B37), 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.93.71, courriel srsl@guest.ulg.ac.be

■ Ve 21 • 20h

Concert de Noël

Prokofiev, *Le lieutenant Kijé*, suite, Massenet, *Cendrillon*, extraits, et Tchaïkovski, *Symphonie n°1, "Rêves d'hiver"*

Anne-Catherine Gillet, soprano ; Christoph Campestrini, direction
Orchestre philharmonique royal de Liège
Salle philharmonique, boulevard Piercot 25, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.220.00.00, courriel oprl@oprl.be, site www.oprl.be

■ Les 22, 26, 27, 28, 29 et 31 à 20h30, les 23 et 30 à 15h

La Belle Hélène, de Jacques Offenbach

Opéra
Direction musicale de Cyril Englebert
Mise en scène de José Cura
Théâtre royal de Liège, place de l'Opéra, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.221.47.22, courriel info@operaliege.be, site www.operaliege.be

■ Du 26 au 28 • 15h

Noël au TURLg... et le renard

D'après des fables de Jean de la Fontaine
TURLg, quai Roosevelt 1b, 4000 Liège
Contacts : tél. 04.366.52.95, courriel turlg@ulg.ac.be, site www.turlg.be



n'ont plus la parole, présents sur des photos du passé ou dans les mémoires attaquées et travaillées par le temps. Car le film de Sébastien Lifshitz fait travail de mémoire, tout en "fictionnalisant" partiellement et légèrement une mise en forme, tournée vers l'instant et l'avenir, à l'aide d'une musique additionnelle et d'un format scope qui lui donneront sa pleine dimension dans les salles obscures. Celle d'une sexualité encore et toujours vive, d'une sensualité qui n'a d'âge ni de frontières, qui n'attend pas pour aimer.

Renaud Grigoletto

Si vous voulez remporter une des dix places (une par personne) mises en jeu par *Le 15^e jour du mois* et l'ASBL Les Grignoux, il vous suffit de téléphoner au 04.366.48.28, le mercredi 19 décembre de 10 à 10h30 et de répondre à la question suivante : sur quelle réalisatrice française porte le documentaire de Sébastien Lifshitz dans la série "Cinéastes de notre temps" ?



Pierre Kroll, célèbre et fidèle collaborateur du 15^e jour du mois clôture l'année 2012

Vies de zinc

Philomène, Jean, Léon et les autres



Vous ne connaissez pas toute l'histoire industrielle de la Cité ardente ? La Maison de la métallurgie et de l'industrie vous propose une séance de rattrapage avec son exposition "Vies de zinc. Portraits de travailleurs, images d'entreprise". A ne pas manquer.

L'exposition revient sur la glorieuse ère du zinc à Liège et en particulier sur la célèbre entreprise, la Vieille-Montagne. A la base, des photographies de 1868, des portraits d'ouvriers – zinciers, fondeurs, brigadiers en tenue de travail – qui constituent des témoignages assez uniques et étonnantes sur l'industrie du XIX^e siècle, d'autant que les photos portent de précieuses annotations : nom, prénom et métier du modèle. Ces albums dits "de Saint-Paul de Sinçay", ancien directeur général de la Société anonyme des mines et fonderies de zinc de la Vieille-Montagne, viennent d'être classés "trésors du patrimoine mobilier" par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Mais l'industrie du zinc n'est pas morte. Des photographies d'aujourd'hui nous le montrent à l'envi qui suivent les progrès techniques depuis 150 ans. D'autres nous font voir les chantiers de restauration (ou de construction) de bâtiments où l'on perpétue, de nos jours, des gestes et des techniques hérités du XIX^e siècle.

Si vous souhaitez visiter une exposition atypique, ne cherchez plus. D'autant qu'il est possible de parcourir celle-ci... dans la peau d'un travailleur de l'ex-Vieille-Montagne !

Margaux Leroy

Photos : Maison de la métallurgie et de l'industrie

Voir l'article sur le site
www.ulg.ac.be/zinc

Vies de zinc. Portraits de travailleurs, images d'entreprise

Jusqu'au 30 juin 2013, du lundi au vendredi de 9 à 17h, à la Maison de la métallurgie et de l'industrie, boulevard Raymond Poincaré 17, 4020 Liège.

Contacts : tél. 04.342.65.63, courriel info@mmil.be,
 site www.mmil.be

Catalogue de l'exposition : Céline Ruess et Anne Stelmes, *Vies de zinc. Portraits de travailleurs, images d'entreprise*, Maison de la métallurgie et de l'industrie de Liège, Liège, 2012.

A la fin de l'envoi, il touche !

Cyrano de Bergerac trouve place à Liège

Comment ne pas s'émouvoir, aujourd'hui encore, de la densité et la force du texte de Rostand, *Cyrano de Bergerac* ? Pour Michel Kacenelenbogen, acteur, directeur du théâtre Le Public et metteur en scène de la pièce, « c'est tout le théâtre dans le théâtre ». Du théâtre populaire, « dans le sens noble du terme », qui rassemble des individus pour leur parler d'eux-mêmes dans une comédie héroïque dont l'inconscient collectif s'est attribué des passages, des répliques devenues familières.

Standard français du XIX^e siècle

Le théâtre Le Public présente généralement un répertoire plus contemporain, proche de l'âge moyen de ses acteurs résidents ; les pièces classiques, telles que *Le Misanthrope* ou *Le Mariage de Figaro*, doivent s'y sentir parfois un peu seules. Pourtant, son directeur caressait depuis longtemps l'envie de monter *Cyrano*. Et lorsqu'il apprit qu'Olivier Massart rêvait d'incarner – et avec quelle présence ! – le Gascon, le projet prit forme. Lentement – le rôle titre, 1600 vers portés par une seule voix, est un morceau de bravoure – et avec quelques difficultés. Avec près de 30 comédiens sur le plateau, un tel spectacle représente en effet un investissement de 500 000 euros. La vente de billets aux spectateurs – qui seront quand même près de 30 000 à la fin de la saison – n'y suffirait pas. Du moins « si l'on veut en faire un spectacle accessible avec des places à un tarif raisonnable », précise le metteur en scène dont l'ambition est clairement affichée. « Depuis la création du théâtre Le Public, "un théâtre pour le plaisir", en 1994, je me bats pour proposer des spectacles de qualité à des prix abordables. Les subsides à la culture, même réduits, sont absolument indispensables. » Dans cette optique, la coproduction est aussi une solution qui permet en outre aux "provinciaux" de voir le spectacle. A la rencontre du public, de ses publics, la troupe ira planter son décor à Liège, à Huy et à Namur.

Si le succès de la pièce est au rendez-vous, c'est peut-être parce que chaque spectateur "se retrouve" dans un personnage, s'en attribue une qualité, un trait de caractère, s'identifie aux émotions transmises et trouve sa place dans l'histoire. En témoignent ces jeunes enfants, incroyablement sages et attentifs pendant les trois heures de représentation (ou presque), qui s'esclaffent lors de la "tirade du nez" ou

s'effraient des tirs de mousquet (avec sons et flammes) pendant le siège d'Arras. Michel Kacenelenbogen ne cache pas sa joie devant cette spontanéité. Comme il l'explique, « j'accorde beaucoup d'importance aux jeunes car ils remettent en cause nos certitudes sur le métier ou le répertoire. Présenter des classiques à un public jeune permet de rafraîchir notre approche du texte. »

Mise en scène

La "scène du balcon", d'une intensité rare, fédère particulièrement les attentions. Toute la salle est suspendue aux lèvres de Cyrano, partageant sa passion, enviant sa verve, se remémorant des souvenirs peut-être. Le décor n'est sans doute pas étranger à la magie du moment car, si les actes se déroulent dans des lieux très différents (une taverne, un jardin, le siège d'Arras), Michel Kacenelenbogen a évité l'écueil d'une machinerie trop présente, trop moderne ou oppressante. Au contraire, constitué de panneaux de couleur sombre représentant des pierres, le décor ménage des ouvertures : tantôt portes, loges de théâtre, balcons, remparts, cours de couvent. Ainsi l'œil cède la place à l'oreille pour percevoir l'intensité des vers, "qui ne sont pas dédiés aux financiers", assure Cyrano, dont la rythmique devient caresse au fil des minutes.

Et l'on se demande, à l'instar du metteur en scène, « comment serait le monde sans la littérature, sans Hugo, sans Flaubert, sans le talent de Picasso ou de Mozart ? ». Heureusement, l'épique Cyrano existe. Alors, précipez-vous railler son nez. Mais prenez garde, à la fin de l'envoi, il touche !

Marc-Henri Bawin

Cyrano de Bergerac

D'Edmond Rostand, mise en scène de Michel Kacenelenbogen, du 18 au 29 décembre à 20h15, au Théâtre de la place, Place de l'Yser 1, 4020 Liège.

Contacts : tél. 04.342.00.00, site www.theatredeplace.be

Concours : *Le 15^e jour du mois* offre 5x2 places pour la représentation du samedi 29 décembre. Pour participer au concours, téléphonez au 04.366.44.14 le mercredi 19 décembre à 9h.



Marianne Girmont

PROMOTIONS

DISTINCTIONS

Le label "Musique en Wallonie" a été élevé au rang d'Officier du mérite wallon par le gouvernement wallon en septembre dernier.

Le Structural Stability Research Council (SSRC) des Etats-Unis a attribué le 2013 Lynn S.Beedle Award à **René Maquoi**, professeur émérite de la faculté des Sciences appliquées. Cette distinction est attribuée annuellement à un membre de longue date du SSRC, qui s'est fait en particulier remarquer par des travaux de recherche dans le domaine de la stabilité structurale, des contributions substantielles aux travaux de normalisation au plan international et une active coopération avec les professionnels du monde des constructions métalliques et mixtes acier-béton. René Maquoi en sera le premier lauréat européen. La distinction lui sera remise à l'occasion de la conférence internationale qui se tiendra à Saint-Louis, dans le Missouri, en avril 2013.

Le Pr **Claude Saegerman**, président du département des maladies infectieuses et parasitaires à la faculté de Médecine vétérinaire, a été élu membre ordinaire de l'Académie Royale de Médecine de Belgique.

L'American Society of Civil Engineers a accordé au Pr **Philippe Rigo** le titre de "Distinguished, Diplomate Navigation Engineering".

PRIX

Le service de didactique spéciale de l'histoire, présidé par **Jean-Louis Jadouille**, a reçu le prix Zénobe 2012 dans la catégorie "unités de recherche" pour son nouveau concept de manuel scolaire.

Fanny Barnabé (langues et littératures françaises et romanes) est la lauréate du prix 2012 attribué par la Bibliothèque des littératures d'aventures, pour son travail de fin d'études intitulé *Narration et jeu vidéo. Pour une exploration des univers fictionnels*.

RÉSULTATS SPORTIFS

Natation : **Renaud Verjans**, inscrit en 1^{re} année bachelier en médecine, a décroché le titre de champion de Belgique au 100 m dos.

Cyclisme : *L'Avenir du Luxembourg* a remis ses prix annuels. **Boris Cara**, étudiant-sportif (VTT) inscrit en 1^{re} année bachelier en architecture, a reçu le prix Maxime Monfort (avec Sylvain Léonard).

Escrime : **Clément Parmentier**, inscrite en 1^{re} année bachelier en sciences mathématiques, a remporté le championnat de Belgique au fleuret junior.



RECHERCHE

CHERCHEURS SENIORS

L'ULg a rejoint Epigeum, groupe de développement d'une formation en e-learning à destination des chercheurs. Après la phase de développement et de test, **la formation sera disponible pour tous les chercheurs souhaitant développer leurs compétences en écriture de projet, encadrement d'équipe, développement de réseau international et développement de l'impact de leurs recherches**. Ils seront accompagnés dans cette formation par des spécialistes de l'Université pour leur permettre de développer efficacement leur carrière.

Informations sur le site www.epigeum.com

GRANDE RÉGION

Un séminaire résidentiel UniGR, multiculturel et pluridisciplinaire, s'adresse aux doctorants des universités de la Grande Région désireux de développer leurs compétences en gestion de projets et de réfléchir sur leurs compétences transversales. 60 doctorants (10 par université partenaire) seront invités en région liégeoise du lundi 18 au jeudi 21 février 2013, afin de sortir des sentiers battus et de s'armer d'outils supplémentaires pour développer au mieux leur carrière professionnelle, laquelle commence déjà maintenant avec la thèse ! Le séminaire se tiendra en anglais.

Inscriptions et informations sur le site www.uni-gr.eu

180 SECONDES

Le concours "Ma thèse en 180 secondes" est organisé pour la première fois à l'ULg. Le doctorant qui y participe réalise en trois minutes un exposé de vulgarisation, clair, concis et convaincant sur sa recherche. La finale ULg se tiendra dans le cadre du Printemps des sciences, le 23 mars 2013. Les deux premiers s'envoleront pour Montréal afin de participer à la finale du concours version canadienne au début du mois de mai.

Informations : doctorat@ulg.ac.be

ENTREPRISES

ESSENSCIA

Essenscia est une organisation multisectorielle qui représente les nombreux domaines d'activités de la chimie et des sciences de la vie. La fédération rassemble près de 800 entreprises, assurant plus de 95% du chiffre d'affaires global du secteur.

Essenscia vient de remporter le "Responsible Care Award" du Conseil européen de l'industrie chimique. Considéré comme un exemple à suivre pour les autres fédérations nationales, le rapport 2011 d'Essenscia portant sur la durabilité ("Sectorial sustainability report as a tool to demonstrate the value of Responsible Care to stakeholders") a été couronné en tant que *best practice* dans le secteur européen de la chimie.

Informations sur www.interface.ulg.ac.be/docs/ESSENSCIA2011.pdf

EXTRA MUROS

EMBARCADÈRE DU SAVOIR

Centre de culture scientifique, technique et industrielle, l'Embarcadère du savoir constitue le cœur d'un réseau de six acteurs : l'Aquarium-Muséum de Liège, les Espaces botaniques universitaires de Liège, Haute Ardenne, Hexapoda-Insectarium "Jean Leclercq", la Maison de la métallurgie et de l'industrie de Liège et la Maison de la science. **Ceux-ci viennent de s'associer pour concevoir deux "pass", un familial (50 euros) et un individuel (18 euros).** Dès à présent disponibles, ces "pass" permettent d'accéder aux six entités muséales, ainsi qu'aux expositions temporaires. Quai Van Beneden 22, 4020 Liège.

Contacts : tél. 04.366.96.50, courriel eds@ulg.ac.be, site www.embarcaderedusavoir.be

NOËL

Pour la quatrième année consécutive, **"Good-4you" vous propose d'offrir un Noël "magique" aux enfants qui passent les fêtes dans un hôpital de notre région.** Ceci, sans avoir à débourser un euro puisque ce sont les partenaires de l'opération qui alimentent la hotte du Père Noël pour vous ! Le principe est simple : à partir du 1^{er} décembre, vous pouvez voter pour l'hôpital de votre choix. Pour chaque vote, les partenaires de l'opération offrent 1 euro au service de pédiatrie. Chaque internaute peut également déposer un petit mot doux à l'attention des enfants hospitalisés et de leurs familles.

Contacts : tél. 0475.488.139, courriel lionel@good-4you.net, site www.messages-de-noel.net

ENERGIE

Vous avez une réalisation ou un projet dans le domaine de la protection de l'environnement ou de l'économie d'énergie ? **Participez au prix belge de l'énergie et de l'environnement.** L'invitation concerne les citoyens, entreprises, associations, écoles, universités, villes, communes, etc. Dépôt des dossiers avant le 2 avril 2013.

Contacts : informations et inscriptions, tél. 04.221.58.68, courriel info@eeaward.be, site www.eeward.be

INTRA MUROS

CAFÉTERIA PLACE COCKERILL

Les travaux de réfection de la cafétéria de la place Cockerill commenceront le 7 janvier 2013. Le projet est important puisqu'il comporte l'agrandissement de l'ensemble, la rénovation des sols et des plafonds, le remplacement du mobilier, du comptoir et des sanitaires. Une excellente nouvelle pour les étudiants de la faculté de Philosophie et Lettres notamment qui pourront s'y restaurer à partir du mois de septembre. En attendant, un chapiteau installé dans la cour de la salle académique permettra de prendre le café...

CONCOURS

La faculté des Sciences appliquées de l'ULg organise deux concours ouverts à tous les élèves dans le but de les sensibiliser au métier d'ingénieur. **Les deux concours "Faites le pont" (réalisation d'une maquette de pont en carton) et "Ça plane pour toi" (conception d'un planeur) se dérouleront le 17 avril 2013 au Sart-Tilman.**

Participation gratuite et matériaux fournis par l'ULg.



Clôture des inscriptions :

- le 12 janvier pour les ponts (voir www.argenco.ulg.ac.be/ConcoursPont/MainPage.htm)
- le 29 mars pour le planeur (voir www.itas.ulg.ac.be/planeurs)

Dans la même optique, la faculté accueillera les classes dans des ateliers interactifs tels que "Dis, comment ça vole" et "La mécanique des matériaux et les structures du génie civil".

Informations sur le site www.itas.ulg.ac.be/lab0

Tarzan centenaire

Dans la jungle des trahisons, une exposition

Tarzan, le seigneur de la jungle, a 100 ans. Héros du romancier américain Edgar Rice Burroughs, il connaît rapidement un succès international, profitant du développement fulgurant des médias du début du siècle passé. Edition populaire, presse illustrée, radio, télévision, bande dessinée et, bien sûr, cinéma s'emparent de ses aventures. A l'occasion de l'exposition qui s'ouvre à la Bibliothèque des littératures d'aventures, retour sur les multiples incarnations – et trahisons – de l'homme-singe au cinéma.

Muscle et glamour

Au début (1912), les maisons de production se montrent peu enthousiastes. Burroughs offre les droits de son premier livre à son ami William Parsons, avec pour mission de créer une société de production et de transformer le projet en réalité. Celui-ci (malgré l'opposition de l'écrivain) fixe son choix sur Elmo Lincoln, un comédien à la notoriété naissante, qui a déjà travaillé avec Griffith. Mais l'acteur, loin d'être un athlète accompli, craint les animaux et souffre de vertige... La presse ne ménegea pas la production. L'acteur est moqué pour sa lâcheté mais *Tarzan of the Apes* fut un triomphe.

Dans les années 1930, la MGM s'intéresse au héros et William S. Dyke, vieux routier du récit d'aventure, est aux commandes. Clark Gable est évoqué, mais repoussé pour insuffisance musculaire. Le nom de Johnny Weissmuller, champion de natation (six médailles olympiques, 28 records du monde) se met alors à circuler. Pour le rôle de Jane, Joan Crawford, Jean Harlow et Greta Garbo sont envisagées. C'est finalement la jeune Maureen O'Sullivan qui emporte le rôle. Leur couple cristallisera à l'écran le glamour hollywoodien durant six films.

Tarzan the Ape Man (1932) comporte des scènes d'action d'une violence impressionnante. Le film marque aussi par son érotisme, malgré l'application du coercitif code Hays (Tarzan ne dissimule plus sa nudité que d'un simple pagne). Enfin, pour la première fois, les spectateurs peuvent entendre le cri poussé par Tarzan. Celui-ci ne sort pas de la gorge de l'acteur, mais a été créé par le technicien Douglas Shearer. Il utilise un yodel autrichien, diffusé à l'envers et en accéléré. Le film connaît un immense succès et, à ce jour, Weissmuller est sans doute encore l'acteur à qui le public identifie le plus le personnage de Tarzan (il l'incarne à



l'écran 12 fois). La série gagnera encore en érotisme (l'effeuillage de Maureen O'Sullivan dans la célèbre scène de baignade de *Tarzan and his Mate* de Conway et Gibbons en 1934) et en violence, notamment sous la caméra de l'efficace Richard Thorpe. Jugé plus effrayant que les films d'épouvante de l'époque, *Tarzan Escapes* (1936) doit être remonté pour qu'il soit accessible aux enfants.

Burroughs, malgré la notoriété, est très déçu de la plupart des interprètes, mais aussi du contenu des films. Contrairement à ses romans, Tarzan y parle très mal l'anglais, les personnages secondaires sont dépourvus de fantaisie, les récits se cantonnent à

la répétition d'aventures identiques, ignorant les idées fantastiques qui émaillent les livres. Enfin, l'imagerie colonialiste véhiculée l'embarrasse probablement. Il nourrit alors le projet d'une production indépendante qu'il pourrait contrôler, tout en surveillant le travail des grands studios. Il crée à cette fin sa propre société ("Tarzan Burroughs Entreprises") et trouve en Herman Brix, champion olympique du lancer du poids, un Tarzan enthousiasmant. Le tournage de *New Adventures of Tarzan* est entrepris en 1934 au Guatemala. Il s'agit d'un serial en 12 épisodes mais, en dépit de son succès, Burroughs comprend qu'il ne pourra jamais rivaliser avec les moyens de production des grands

studios.

La place laissée vacante par Johnny Weissmuller fut reprise par Lex Barker dans une série de films qui ne marquent ni les spectateurs ni l'histoire du cinéma. Le Tarzan des années 1980 sera incarné par le débutant Miles O'Keeff, simple faire-valoir d'une sculpturale Jane incarnée par Bo Derek devant la caméra de son époux, le réalisateur John Derek. *Tarzan, the Ape Man* (1981) est une nouvelle imposture pour le héros de Burroughs, la trame de base ne servant que de prétexte à une romance vaguement érotique et parfaitement kitsch filmée au Sri Lanka... Autre Tarzan de pacotille, celui de *Tarzan and The Lost City* (Carl Shenk, 1997) incarné par un Casper Van Dien condamné à singer ses prédécesseurs. Même s'il ne faut pas en tirer de conclusion hâtive, Burroughs décède l'année de la sortie du film...

Proche de l'œuvre littéraire

Présenté comme une adaptation réaliste et fidèle des aventures de Tarzan, *Greystoke*, de Hugh Hudson avec Christophe Lambert (1984) est aux antipodes de l'univers fantasque de Burroughs. Au risque de faire s'étouffler quelques admirateurs de Tarzan, il faut peut-être admettre que le Tarzan des productions Disney, long métrage animé de Kevin Lima et Chris Buck en 1999, compte probablement parmi les films les plus proches de l'œuvre littéraire.

S'il fut souvent déçu ou frustré, Burroughs n'ignorait pas que le cinéma, tout en lui apportant la fortune, trahirait Tarzan. Il se doutait que son héros n'échapperait pas aux parodies (le fameux, potache et outrancier *Tarzoon, la honte de la jungle* de Picha en 1974 par exemple) ni aux relectures caricaturales. Mais Tarzan n'appartient plus depuis longtemps à son auteur : il appartient aux enfants, ceux d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

Dick Tomasovic
Article complet sur www.culture.ulg.ac.be/Tarzan

Les Seigneurs de la jungle. Tarzan et les tarzanides.

Exposition, jusqu'au 22 décembre, à la Bibliothèque des littératures d'aventures (Bila), voie de l'Air pur 106, 4052 Beaufays. Informations sur www.bila.chaudfontaine.be et <http://centre-steeman.blogspot.be>

Courir pour rattraper sa forme

Le programme "Run for fun" est lancé

Le mythe de la callipyge est mort. Face à la sédentarisation moderne et son manque d'activité physique afférent, l'engouement pour les programmes de remise en forme physique apparaît comme une sorte d'antidote sociétal. Tant l'emberpoint du bon vivant que les replets de la femme sans complexes semblent vouloir disparaître du nuancier esthétique. A la bonne heure, diront certains, puisque l'activité physique voire la pratique régulière d'un sport se posent, dit-on, en enjeu de santé publique. En 2010, un sondage commandité par la direction générale de l'éducation et de la culture de l'Europe mettait en lumière qu'un Belge sur deux déclarait ne jamais pratiquer d'activité physique* ou rarement. Prise de poids, surpoids et obésité sont, en outre, devenus des termes stigmatisant alors qu'une affinité avec le sport promet le nirvana : amélioration du bien-être émotionnel et physique, de la qualité de vie et de la perception de soi.

Question de santé

"Je cours pour ma forme", le programme de promotion du sport dans les écoles né en 1994 a de plus en plus la cote. L'idée était de promouvoir une activité physique inter-écoles saine, pendant les heures scolaires. A l'heure actuelle, plus de 57 000 enfants belges participent avec leur professeur d'éducation physique au jogging inter-écoles

et plus de 100 communes accueillent le programme de mise en condition physique par la course à pied pour débutants... adapté aux adultes, par l'entremise d'un magazine de course à pied. Signe de l'effet de mode : on ne parle plus de jogging mais de running.

Loin de vouloir morigéner ceux de la communauté universitaire qui se trouvent en situation de "décrochage sportif", Boris Jidovtseff, chargé de cours au département des sciences de la motricité, a voulu mettre sur pied, dans le cadre du cours "conceptualisation de l'entraînement" dispensé aux étudiants de 1^{er} master en sciences de la motricité, une activité de course à pied qui répondait à une demande publique de plus en plus importante. Le projet "Run for fun" est ainsi né d'une approche pédagogique réflexive où les étudiants devaient jongler avec les notions d'entraînement (construction d'un programme, planification des entraînements, prévention des blessures, etc.), d'organisation et d'intervention (méthodologie d'encadrement, adaptation à la population rencontrée, etc.) vues aux cours. Avec un maître-mot : faire le lien entre la théorie et la pratique. « Les étudiants, qui sont sportifs, réalisent difficilement que des personnes très sédentaires ont du mal à courir pendant une minute. Ce constat les aide à affiner leur approche pédagogique », relève Boris Jidovtseff.

En attendant l'Urban Tour à Liège

Tous les mardis et jeudis, de 12h15 à 13h15, en collaboration avec le Rcae, une trentaine d'inscrits se retrouvent dans deux groupes, aux centres sportifs du Sart-Tilman, avec pour objectifs d'arriver à courir respectivement 5 et 10 kilomètres d'une seule traite. Encadrés par des étudiants et Boris Jidovtseff, ils suivent un programme adapté à leur niveau. Les débutants (objectif 5 km) commencent par alterner course et marche alors que les plus expérimentés (objectif 10 km) découvrent des formes d'entraînement plus variées (Fartlek, intervalle training, accélérations, etc.). Un nouveau cycle de 12 semaines recommencera en janvier. « Il s'agit d'activité physique et pas de sport puisqu'il n'y a pas d'optique de performance ou de compétition, insiste le chercheur. 80 % des participants sont des femmes, plus attirées que les hommes par la sociabilité et la sécurité induites par la course en groupe. » En plus : des conseils techniques pour l'équipement et, évidemment, pour la prévention des blessures.

Fabrice Terlonge

* http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_334_fr.pdf

Contacts : tél. 04.366.38.94, courriel bjidovtseff@ulg.ac.be

Ne plus se perdre à l'ULg

ULgOloc, une initiative étudiante



Rémy Hespel/ULgtv



Entre deux cours, dans la salle "séminaire mathématique" du B37, Valentin Thirion et Patrick Herbeauval assistent à un petit événement qu'ils s'empressent de rapporter au troisième mousquetaire de la bande, Julien Gilon, arrivé quelques minutes plus tard : la page Facebook de l'application smartphone qu'ils ont mise au point a atteint la barre symbolique des 100 *likes*. ULgOloc – c'est le nom de cette application de géolocalisation – n'est pourtant pas encore disponible pour le grand public (elle le sera quelques jours après notre entrevue, sur les magasins en ligne d'Apple et d'Android). « Seules quelques personnes, le Recteur et le vice-Recteur à la recherche, certains membres du personnel et des étudiants la testent en version bêta », signale Valentin, mais elle fait déjà pas mal de bruit sur les réseaux sociaux, ces espaces virtuels auxquels les trois jeunes étudiants en sciences informatiques sont "hyperconnectés". « A côté de la page Facebook, on a également créé un compte Twitter pour promouvoir l'application. On a pour le moment 153 followers. Ça fait pas mal d'utilisateurs potentiels », s'enorgueillissent-ils. Des pages qu'ils alimentent notamment à coups de captures d'écran dévoilant petit à petit, telle une échographie, l'apparence et les futures fonctions de leur bébé en gestation. Toute une stratégie. « J'espère plusieurs centaines de téléchargements dès la première semaine », poursuit d'ailleurs Valentin avec l'assurance d'un jeune premier.

Inspirée d'Harvard

ULgOloc devrait, avant toute chose, rendre un sacré service aux étudiants dont le sens de l'orientation joue parfois quelques tours : une fois téléchargée, l'application – gratuite – permettra en effet à ses utilisateurs de localiser facilement, sur tous les campus de l'Université (Sart-Tilman, 20-Août, HEC-ULg, Outremeuse, Botanique, Gembloux Agro-Bio Tech et Arlon), un bâtiment, une salle de classe, une salle d'étude. « A tout moment, l'utilisateur pourra également connaître l'emplacement des arrêts de bus les plus proches de sa position, de même que les lignes qui y passent. Plus généralement, on a décidé d'ajouter des fonctionnalités telles que le menu du restaurant, le répertoire du personnel, le réseau de bibliothèques, les actualités de l'ULg, la page de sa web tv ainsi que des liens vers les sites web des différents Facultés. Un système de notification avertira par ailleurs les appareils mobiles abonnés des différents événements organisés par l'Unif, avec à chaque fois une localisation du lieu de l'événement », complète Julien.

Les trois concepteurs en herbe, qui rêvent de *success story* à la Steve Jobs ou Mark Zuckerberg, fascinés par la Silicon Valley et la moyenne d'âge de ses chefs d'entreprise – « à 30 ans à peine, ils sont à la tête de boîtes hyper lucratives », lance Julien charmé par l'état d'esprit qui semble y régner –, se sont en réalité inspirés d'une application développée pour l'université d'Harvard, là où le PDG de Facebook a justement fait ses armes, afin de développer la leur : « On voulait créer une application utile pour les étudiants de l'Unif, mais on n'avait pas vraiment d'idée. Et c'est en fouillant l'Apple store qu'on est tombés sur une application de géolocalisation de l'université d'Harvard... »

En mai, la petite équipe (« on est des amis avant tout », précise Patrick, planqué derrière l'écran de son ordinateur) se met à l'ouvrage : écriture du code, réflexion sur le *design* de l'application. Les heures passées à la salle séminaire, devenue leur quartier général, ne se comptent plus. « La difficulté majeure à laquelle nous avons été confrontés en voulant transposer l'idée d'Harvard était que, contrairement au campus américain, implanté sur un lieu géographique unique, celui de l'ULg a la particularité d'être fragmenté. Cela nous a posé quelques problèmes pour l'affichage des cartes. La méthode dont on a représenté les données a d'ailleurs changé plusieurs fois en cours de route. »

Carte de visite

Emblématiques d'un certain esprit du temps, où le nombre de *likes* et de *followers* fait sens et où les *start-ups* alimentent de nouvelles images d'Epinal, Patrick, Julien et Valentin sont, d'abord, fiers d'être parvenus à relever le défi qu'ils se sont eux-mêmes lancé. Sans pour autant "en faire des tonnes", nos trois étudiants, qui cogitent déjà sur une deuxième version de l'application, savent aussi que cette réalisation servira de carte de visite flatteuse auprès de futurs employeurs. Ils ne comptent pas s'arrêter sur leur lancée. D'autres idées d'application sont déjà dans l'air. Mais pas un mot pour le moment !

Michaël Oliveira Magalhès

Voir le site www.ulgoloc.be
Voir la vidéo ULgtv sur le site www.ulg.ac.be/webtv/ulgoloc

Du très gros ballon rond

Deux étudiants de l'ULg ont décroché le titre européen en kin-ball



« L'objectif de ce sport est d'attraper le ballon avec n'importe quelle partie du corps, avant qu'il ne touche le sol, lorsque son équipe est nommée. » Voilà un principe simple qui ne rend pas pour autant les choses limpides lorsqu'un profane braque, dans une optique de divertissement, son regard sur un match de kin-ball. Avec son ballon de 1,20 m de diamètre autour duquel s'activent trois groupes de quatre joueurs, ce sport, créé par un professeur d'éducation physique québécois pour redonner le goût de l'activité physique à des élèves guettés par l'obésité, présente des instantsanés à la fois homériques ou loufoques.

« De l'extérieur, c'est souvent perçu comme une activité de plage relevant de l'amusement entre potes, acquiesce Nathan Crousse, étudiant en année préparatoire HEC-ULg. Mais il faut aussi savoir qu'il s'agit d'un sport où les pratiquants restent 70 % du temps en mouvement, ce qui n'est pas le cas dans la plupart des autres disciplines. En match international, ça dure entre 45 et 90 minutes ! » Le titre de champions d'Europe qu'il a décroché, au début du mois d'octobre, avec son ami Tarek Touati en équipe nationale, ne relève donc pas de la simple récompense de camping. Ce dernier, inscrit en 3^e bachelier médecine vétérinaire, étoffe encore l'argumentaire : « Les aptitudes requises sont la vitesse, la vivacité et la possession de bons réflexes. Il ne faut pas avoir peur non plus de se jeter un peu pour aller chercher la balle qui, malgré sa taille imposante, peut aller si vite qu'elle surprend fréquemment par ses changements de direction. » Anticipation et réactivité sont donc de rigueur. Mais il est également question d'esprit d'équipe, de l'implication permanente de tous les joueurs et de fair-play (l'équipe qui perd emmagasine aussi des points).

Si le kin-ball existe depuis 12 ans en Belgique, il est par contre pratiqué par les Canadiens depuis un quart de siècle. Portée par son avance, l'équipe nord-américaine, jamais vaincue, campe donc sans surprise sur le titre mondial. Dans un style de jeu très différent, les Japonais sont pour l'heure leurs principaux challengers. « L'an passé, pendant la coupe du monde à Nantes, l'un d'entre eux a sauté à une hauteur hallucinante en décochant un coup de pied retourné impressionnant, avant de retomber droit comme un i », se remémore Tarek. Pour tenter de briller lors du prochain rendez-vous mondial, à Pepinster, en 2013, les Belges, eux, ne s'abreuveront pas d'arts martiaux mais chercheront encore à améliorer leur tactique et leur vision du jeu sur le terrain de 20 m².

Nos deux étudiants au statut d'étudiants-sportifs – qui font également partie de la même équipe liégeoise vice-championne de Belgique – figureront, selon toute vraisemblance, à nouveau dans la sélection nationale qui tentera le hold-up international. Car, évidemment, les joueurs de kin-ball ne sont pas légion. La fédération francophone belge dénombre tout de même 750 membres, dont 400 situés autour du plateau de Herve. Et au niveau mondial, l'on recense 3,8 millions de pratiquants essentiellement concentrés... au Canada. « En tant que jeune fédération, nous sommes très peu subventionnés. Le bénévolat prévaut d'autant plus que le sponsoring est quasiment inexistant, ce qui ralentit l'évolution du sport », grince sans surprise Nathan. Un regret qui est aussi un appel.

Fabrice Terlonge

Bientôt les fêtes

Marché de Noël, illuminations des villes et des façades, sapins, cadeaux... Les fêtes de fin d'année approchent ! Evénement attendu, la fête rompt avec le quotidien et le rythme l'année. Elle constitue un temps fort dans chaque société.

Deux chercheurs de l'ULg livrent leur regard sur ces traditions : Françoise Lempereur, chargée de recherche en communication, et Jordi Quoidbach, chargé de recherche au FNRS, département de psychologie (cognition et comportement), actuellement en post-doc à Harvard.



Françoise Lempereur

Le 15^e jour du mois : Les fêtes de fin d'année approchent. Ont-elles encore un sens aujourd'hui ?

Françoise Lempereur : De moins en moins ! Le tourbillon commercial change le sens profond de la fête. Aujourd'hui, pour la plupart des gens, le lien affectif qui les liait aux traditions s'est progressivement détendu et la signification de ces traditions est de plus en plus méconnue. Une distanciation s'installe. Prenons l'exemple du sapin de Noël. Toujours vert au cœur de l'hiver, le conifère rassurait l'homme sur la certitude du retour du printemps. D'origine germanique, il est apparu chez nous au XIX^e siècle mais maintenant, sa symbolique n'est plus comprise. Dès lors, certains se disent : pourquoi ne pas remplacer l'arbre par une maquette ?

Cette ignorance amène beaucoup de confusion. Quelle différence y a-t-il aujourd'hui entre saint Nicolas et son avatar, le Père Noël qui nous revient d'Amérique ? Les enfants ne comprennent plus.

Le patron des écoliers avait autrefois un rôle éthique : il récompensait les enfants sages et son accompagnateur, le Père Fouettard, punissait les autres. Maintenant, saint Nicolas est juste là pour donner des cadeaux, comme le Père Noël, et on le voit partout, surtout dans les magasins. La mercantilisation de la fête l'a appauvrie, considérablement.

Le 15^e jour : La mercantilisation est-elle seule responsable ?

Fr.L. : Dans notre société de plus en plus laïque, la fête a aussi perdu son caractère sacré. Prenons le réveillon de Noël : autrefois, les gens assistaient à la messe de minuit puis partageaient un repas en famille pour célébrer la naissance du Christ. Cette fête familiale, centrée autour de la crèche et d'un repas traditionnel (pensez, à Liège, aux boulettes et au vin chaud !), se transforme peu à peu en une soirée au restaurant sans aucune référence à la Nativité. Bientôt, le 25 décembre sera simplement un jour de congé.

Peu de gens assistent encore aux offices religieux et certains ne s'y rendent plus que pour écouter les chants de Noël (qu'ils ne connaissent plus), comme à un spectacle. Mais l'art ne remplace pas le sacré. L'intériorisation fait place à la contemplation passive. Célébrer la naissance du Sauveur... c'était autre chose !

Quant au Nouvel An, il est devenu, pour beaucoup, synonyme de paillettes et de champagne ! On souhaite toujours une "bonne année" à nos proches. Pas toujours sous le gui...



Jordi Quoidbach

Le 15^e jour du mois : Les fêtes de fin d'année approchent. Ont-elles encore un sens aujourd'hui ?

Jordi Quoidbach : Les fêtes de fin d'année constituent toujours un moment important, car elles réunissent (presque) tous les ingrédients du bonheur. Et l'on sait que l'objectif de tout le monde dans la vie, c'est d'être heureux ! La fête est synonyme de joie, de générosité, de cohésion familiale, sociale. Autant d'éléments qui participent au sentiment de félicité.

Les fêtes de fin d'année revêtent aussi, pour certains, une dimension religieuse, laquelle est souvent reliée au bonheur. Des études ont montré que, dans toutes les cultures, les individus qui font partie d'une "église" sont plus heureux. Sans doute parce qu'ils font partie d'une communauté soudée basée sur l'entraide et la générosité, probablement aussi parce qu'ils sont plus enclins à manifester de la gratitude envers la vie.

La fête a donc toujours un sens dans notre société, car elle renforce la cohésion et l'homogénéité d'un groupe social et, symboliquement, elle conforte le sentiment d'appartenance à ce groupe. Fait peut-

être surprenant, les recherches montrent que les fêtes de Noël rendent surtout heureux les hommes et les personnes âgées.

Le 15^e jour : Qu'est-ce qui rend heureux ?

J.Q. : De nombreuses études scientifiques se sont penchées sur cette question. Manifestement, le fait de penser aux autres rend heureux. La générosité, l'altruisme sont deux composantes essentielles du bonheur. Une expérience vient d'être menée par des collègues : on a demandé à une cinquantaine d'étudiants d'indiquer leur sentiment de bonheur en début de matinée. Les participants recevaient ensuite 20 euros avec pour instructions soit de les dépenser pour se faire plaisir, soit de les dépenser pour faire plaisir à autrui. Les résultats ont montré qu'à la fin de la journée, les participants ayant dépensé l'argent pour les autres se sentaient plus heureux que ceux qui avaient dépensé l'argent pour eux. Faire plaisir est donc une source de bonheur. Ce qui explique peut-être le succès de la fête de Saint-Nicolas.

Et pourtant l'ego l'emporte souvent. Nous sommes donc assez peu doués pour nous mettre sur la voie du bonheur : on se trompe de cible, on se trompe d'objectif. C'est particulièrement sensible aux Etats-Unis où les gens sont volontiers (très) matérialistes. Et pourtant, la consommation rend moins heureux qu'on ne le pense. Le vieil adage "l'argent ne fait pas le bonheur" se vérifie : l'accumulation des richesses apporte moins de satisfaction que le partage. Peut-être parce que notre système émotionnel revient vite à l'équilibre.

Propos recueillis par Patricia Janssens

ECHO

Bye bye Liège 2017 ?

Nous n'avons pas de reproche à nous faire. Nous avons fait notre maximum pour décrocher l'organisation et nous avons été loin d'être ridicules, a réagi très rapidement le recteur Bernard Rentier suite à l'annonce de la victoire de la candidature d'Astana pour l'organisation de l'Exposition internationale 2017. Le Recteur pointe en particulier le fait que la candidature de Liège a permis de mobiliser les énergies, les moyens et l'animation derrière un projet mobilisateur (Belga). Cette capacité à solidariser les acteurs régionaux a été largement saluée, un compliment qui s'adresse en particulier à l'équipe opérationnelle chargée d'illustrer la candidature liégeoise, cornaquée par Jean-Christophe Péterenne, diplômé en droit de l'ULg. Au-delà de l'événement, la dimension économique était importante. Il est clair que ce type d'événements libère des crédits auprès des banques, souligne le Pr Didier Van Caillie de HEC-ULg (Le Soir, 22/11). Encore faut-il assurer une rentabilité à long terme avec d'autres activités pour qu'il y ait un effet boule de neige positif, tempérait le Pr Bernard Jurion de HEC-ULg. Il n'empêche, cette exposition aurait été du bonus pour les PME qui constituent l'essentiel du tissu régional wallon, ajoutait Didier van Caillie. Jean-Marie Halleux, chargé de cours en géographie économique, surenchérisait : Liège 2017 est un outil intéressant pour attirer les investisseurs étrangers et devenir une métropole à l'instar de Bruxelles. Car pour l'instant, on constate que l'emploi pro-

gresse mieux dans la métropole bruxelloise élargie aux axes Bruxelles-Namur et Bruxelles-Mons-Tournai. Dans l'Est de la Belgique, c'est moins évident. L'expo est une excellente opportunité d'améliorer l'attractivité liégeoise et du coup d'attirer des investisseurs. (Le Soir, 22/11). Quant à la victoire kazakhe, le Pr Michel Hermans (HEC-ULg) observait dans L'Avenir (23/11) que c'était la première fois que le Bureau international des expositions choisissait une ville d'un pays émergent. Un changement qui est aussi un signe de l'évolution des rapports de force géopolitique. Finalement, le mot de la fin reviendra-t-il à Guénaël Devillet, directeur du Segefa, qui proposait, malgré le vote négatif, d'organiser néanmoins l'exposition à Liège ? Pourquoi ne pas imaginer que ce projet fédérateur, qui a suscité un certain engouement, puisse tout de même exister, fût-ce avec dix fois moins de moyens ? Cette candidature a créé un hinterland autour de Liège qui permettrait de capturer les visiteurs intéressés par le thème de la connectivité. Il serait intéressant, ajoutait-il, de travailler à l'émergence d'une métropole multicentrique, créer des liens avec les villes de Spa, de Huy, de Waremme et de Verviers, via des projets comme le CIOC (le futur Centre international d'art et de culture) ou le MICE, le secteur du tourisme d'affaires (Le Vif/L'Express, 30/11).

D.M.



Saint-Nicolas

En ce lundi 3 décembre, 700 étudiants en tablier blanc pour le traditionnel cortège de la Saint-Nicolas, c'était moins que les 1000 à 2000 escomptés par les organisateurs de l'Association générale des étudiants liégeois. Un succès moindre lié à la météo puisque, la veille, le chapiteau neigeux du Val Benoît avait fait le plein en dépassant très largement le seuil des 3 000 guindailleurs entassés. Cette année, Julien Denoël, nouveau président de l'Agel avait appelé au bon sens de chacun pour éviter les comportements à risque... et à la modération dans la consommation d'alcool. Le Saint-Nicolas officiel n'ayant pas lui-même scrupuleusement respecté le mot d'ordre, il aura fallu recourir à un intérimaire pour que sa mitre arrive dignement au Val-Benoît au terme de la déambulation festive. Une batterie de mesures avaient pourtant été prises : l'interdiction des alcools forts, un Roi des Rois à la bière sans alcool, barrières, panneaux de signalisation, rambardes de protection le long des voies de chemin de fer, rondes, etc.

F.T.



J.-L. Wertz

questions à Bruno Frère

Crise économique, crise sociale et mouvements de grève

Bruno Frère, sociologue des identités contemporaines, est chercheur qualifié FNRS au sein de l'Institut des sciences humaines et sociales.

Le 15^e jour du mois : La crise économique sévit partout en Europe. Faillites et licenciements sont légion. Au même moment, le gouvernement belge revoit, à la baisse, les allocations de chômage. Qu'en pensez-vous ?

Bruno Frère : Dans la situation actuelle, le gouvernement a peu de marge de manœuvre. C'est sans doute la raison pour laquelle il a pris des mesures strictes (en matière de chômage notamment) qui vont vers une amputation de notre sécurité sociale. Comme partout en Europe, la classe politique subit la loi du monde économique et des agences de notation, lesquelles préconisent des coupes sévères dans les dépenses sociales pour ramener le budget des Etats à l'équilibre.

Si les gouvernements sont de bonne foi en choisissant d'instaurer une politique d'austérité, je suis personnellement convaincu qu'ils se leurrent en pensant que celle-ci sera passagère. Selon moi, la sortie de crise ne signifiera pas un retour à une politique sociale car nous assistons à la montée en force du modèle anglo-saxon, opposé à l'intervention de l'Etat dans l'économie. Dans cette logique, afin de recapitaliser les banques, l'Allemagne, le plus puissant des Etats européens, exige des efforts colossaux de la part de la population grecque... et asphyxie le pays. Le politique s'efface devant l'économie. La précarisation de la population s'installe de façon durable, comme aux Etats-Unis où une sous-classe de travailleurs est devenue essentielle à l'économie du pays.

Le 15^e jour : Les sociologues parlent à présent de "précaritat".

B.F. : Effectivement. Plusieurs études montrent, par exemple, qu'alors qu'il n'y a plus assez de travail pour tout le monde à temps plein, l'idéologie ambiante considère que les chômeurs sont responsables de leur déclassement. En dégradant les allocations sociales, le gouvernement renforce la précarisation et oblige les gens à accepter "n'importe quel travail à n'importe quel prix".

Depuis quelques années, comme aux Etats-Unis, nous assistons à l'essor d'un marché secondaire du travail, plus flexible, moins bien

rémunéré, qui concerne une "sous-catégorie" d'employés piégés dans ce statut, car il est avéré que les contrats d'insertion divers (plan Rosetta et autres) ne remettent pas les gens dans l'emploi "vrai" puisque celui-ci se tarit. On nous montre souvent l'Allemagne en exemple pour son faible taux de chômage. C'est vrai, mais à quel prix ? Depuis 2004, une loi a modifié le droit du travail (la réforme Hartz 4) qui autorise des conditions de travail plus précaires : les contrats à durée déterminée (CDD) sont plus nombreux, les contrats à temps partiel aussi, etc. Une frange plus grande de la population doit cumuler les petits boulots pour vivre. Comme aux Etats-Unis où le nombre de travailleurs pauvres est estimé par *Business Week* à 25 % de la population active !

Des études sociologiques définissent ainsi le "précaritat" comme une sorte de "sous-salarial" qui ne renouera jamais avec le travail "normal". La carrière fluctuante devient la norme. Ce qui a, en plus des répercussions personnelles, une incidence sur la cohésion sociale. Alors que la classe ouvrière s'était forgée une identité collective, le précaritat est hétérogène. La démultiplication des contrats mène à des statuts très différents et donc à une cohésion sociale moins forte, laquelle rend impensable une quelconque action collective.

Le sociologue français Robert Castel a décrit la montée des incertitudes dans nos sociétés, conséquence d'une évolution vers un nouveau régime qui inclut la précarité comme variable inhérente au système. Manuel Castells, dans la même veine, a forgé le concept des "trous noirs" indispensables selon lui dans notre société : les "poches" qui concentrent les capitaux et les activités (Californie, "tigres" asiatiques, Dubaï, Taïwan, etc.) se développent grâce aux zones où la main-d'œuvre est flexible, locale et pas chère. Ces zones sont les trous noirs : les banlieues françaises, des villes comme Detroit ou Charleroi, voire des continents entiers comme l'Afrique...

Le 15^e jour : La grève est-elle encore une solution ?

B.F. : Pourquoi se mobiliser à l'heure actuelle ? Pour défendre la société d'hier ? Les mouvements des Indignés, des Anonymous, des altermondialistes – même s'ils pâtissent d'une composition très hétéroclite – sont intéressants en ce sens qu'ils attaquent frontalement les responsables de leur malheur, de manière pacifique mais sans se contenter de dénonciation verbale qui n'ont pas d'effets dans la rue.

L'action "Occupy Wall Street" était emblématique à cet égard parce que l'autorité publique a réagi très rapidement en faisant évacuer les manifestants. On ne touche pas à la Bourse ! Michel Foucault le disait déjà : dès que l'équilibre capitaliste est menacé, l'Etat envoie la force policière, voire militaire. C'est paradoxal car, en Europe, l'Etat est traditionnellement perçu comme le garant du bien-être social. Or, aujourd'hui, il contribue au dispositif d'aliénation.

Le 15^e jour : Comment sortir du problème ?

B.F. : Les démocraties sociales élaborées à partir de la fin du XIX^e siècle en Europe ont vécu. Elles avaient l'ambition d'assurer un minimum pour vivre à ceux qui connaissaient une situation difficile et un salaire à tous les autres. Les syndicats restent prisonniers, eux aussi, de l'imaginaire de la société salariale classique : pour eux, la sortie de crise ne peut avoir lieu qu'en redimensionnant la croissance de l'économie au sens classique du terme. Ils réclament donc des investissements financiers pour sauvegarder un maximum d'emplois. Pour moi, le trio traditionnel "actionnaires - PDG - ouvriers" a vécu. Or, les syndicats cherchent des repreneurs comme s'il n'était jamais possible de se passer de ces mêmes patrons qu'ils dénoncent et de la structure salariale traditionnelle dans laquelle "l'employé" dominé ne doit son salut qu'à la présence d'un Etat régulateur et redistributeur. Outre le fait que la population est asphyxiée, je remarque surtout qu'elle s'agrippe aux structures de la société salariale classique faute de pouvoir investir un nouvel imaginaire politique enthousiasmant.

Il faut oser repenser le système. En Amérique latine, au Brésil et en Argentine par exemple, certaines initiatives pratiquent l'autogestion, à savoir une reprise de l'outil par les travailleurs que l'on a connue, un peu, en France dans les années 1970. Evidemment, il serait suicidaire de penser qu'une économie basée uniquement sur l'autogestion est possible. Mais je suis convaincu qu'il faudra évoluer vers un modèle d'économie plurielle qui rééquilibre la part du secteur privé et du secteur public et fait une plus large place à l'économie alternative et autogérée qu'est l'économie sociale et solidaire. Celle-là qui, précisément, de l'autre côté du globe, semble enchanter un nouvel imaginaire politique fédérateur.

Propos recueillis par Patricia Janssens
Voir la vidéo ULgtv sur le site www.ulg.ac.be/webtv/greve

